



HAL
open science

Altérités, altérations: La littérature conjecturale d'Albert Bailly

Laurent Bazin

► **To cite this version:**

Laurent Bazin. Altérités, altérations: La littérature conjecturale d'Albert Bailly. Textyles, 2016, 48, pp.29-37. 10.4000/textyles.2658 . hal-04372164

HAL Id: hal-04372164

<https://hal.science/hal-04372164>

Submitted on 4 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Altérités, altérations

La littérature conjecturale d'Albert Bailly

Laurent Bazin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/textyles/2658>

DOI : [10.4000/textyles.2658](https://doi.org/10.4000/textyles.2658)

ISSN : 2295-2667

Éditeur

ker éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2016

Pagination : 29-37

ISBN : 978-2-87593-061-3

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est fourni par Université de Versailles St-Quentin-en-Yvelines



Référence électronique

Laurent Bazin, « Altérités, altérations », *Textyles* [En ligne], 48 | 2016, mis en ligne le 01 mai 2016, consulté le 04 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/2658> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/textyles.2658>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Laurent BAZIN

UNIVERSITÉ DE VERSAILLES SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

**Altérités, altérations :
la littérature conjecturale d'Albert Bailly**

L'histoire littéraire connaît bien ces auteurs qui, ayant bénéficié à une époque donnée d'une faveur d'estime accordée à l'occasion d'une œuvre à succès éphémère, tombent par la suite dans un oubli d'où les rééditions (souvent de plus en plus rares) parviennent de moins en moins à les tirer. Albert Bailly (1886-1978) est sans conteste de ceux-là : placé sous les feux de la célébrité par l'obtention en 1929 du prix Jules Verne pour son *Ether-Alpha*, ce Bruxellois à l'aura jusque-là circonscrite à son territoire d'origine (il avait reçu en 1928 le Prix littéraire du Brabant) aurait pu penser accéder à une notoriété plus grande grâce à son entrée dans le catalogue de la Bibliothèque verte ; force est de reconnaître qu'il n'en a rien été, ses ouvrages précédents restant globalement méconnus tandis que les textes suivants ne parvenaient pas à renouer avec la réussite d'un roman auquel son nom reste encore aujourd'hui presque exclusivement attaché. Il est vrai que la diversification de son esthétique ne lui aura pas facilité la compréhension des lecteurs d'alors, déroutés sans doute de voir se succéder un roman d'aventure aux confins de la Chine, un récit de voyage interstellaire ou encore une dystopie planétaire dans un futur lointain – surtout après une première série d'ouvrages placés sous les auspices de la commémoration historique de la Belgique. Cette juxtaposition pour le moins inattendue n'est pas sans poser question : comment comprendre qu'un auteur inscrit dans son époque et qui s'est dédié à la conservation patrimoniale en soit venu à faire le choix de la littérature conjecturale ? Pourquoi investir la fiction et se projeter dans l'ailleurs quand c'est l'« ici même », voire le passé de cet « ici même » qui lui importait jusque-là ? Plutôt que de conclure à l'opposition inexplicable de deux facettes antagonistes, on préférera dépasser cette étrange coexistence en tentant de mettre au jour sa cohérence interne ; on s'attachera pour ce faire aux lignes de force qui

traversent l'œuvre par-delà la diversité de ses choix. À cet égard on proposera une analyse globale d'un parcours romanesque apparemment hétéroclite de manière à éclairer quelques-unes des interrogations d'un écrivain lui-même représentatif de la Belgique francophone de l'entre-deux guerres.

Ici, même

Si l'on choisit de penser le recours de Bailly à la forme de l'anticipation non pas comme une rupture totale avec de précédents parti pris génériques tournés vers la valorisation du passé, mais comme une continuité en termes de projet d'ensemble au regard d'une vision du monde en constante évolution, il devient nécessaire de reprendre à sa source un parcours romanesque dont les mutations procèdent directement de son ambition originale. Soit, donc, un jeune écrivain bruxellois au début du xx^e siècle, désireux d'inscrire dans les textes l'attachement profond qu'il ressent pour son pays et choisissant dès lors pour premier mode d'expression l'engagement et la valorisation patriotiques. La première étape de sa démarche consiste à mettre en lumière les grands moments de l'histoire nationale : *Les Gaulois courageux. César en Belgique*¹ et *1830. Scènes de la révolution belge*² témoignent ainsi d'un travail de chroniqueur attaché à construire la mémoire collective dans sa durée longue, des faits d'armes originels jusqu'aux épisodes fondateurs de l'indépendance. Dans le même temps, Albert Bailly milite dans les cercles d'artistes et de gens de lettres entendant promouvoir le patrimoine et la création nationale : membre de l'Association des écrivains belges, il s'implique dans les revues en émergence, telles *La Belgique française* et surtout *La Bataille littéraire*, dont il devient l'un des contributeurs réguliers et même, en 1920, le secrétaire-administrateur. Loin d'être anecdotique, cette participation nous paraît à l'inverse profondément révélatrice du changement de vision qui va peu à peu se faire jour chez le romancier. Au lendemain de la guerre, la mission de la revue nouvelle – significativement sous-titrée *Journal des écrivains belges* – est ambitieuse : initier un authentique mouvement littéraire qui puisse accompagner le renouveau dont le pays a besoin. L'éditorial du premier numéro est à cet égard d'un lyrisme prophétique :

Nous ouvrons une Bataille nouvelle ; c'est pour qu'elle pût avoir lieu avec toutes celles des esprits, que nos soldats ont fait l'autre, celle des corps ; qu'ils se sont couchés dans leur sol et dans leur sang ; maintenant qu'ils nous ont rapporté avec leurs uniformes kakhi [*sic*] et leurs chevrons rouges, le symbole sur eux d'une terre marquée par le sacrifice, c'est le moment de nous lever pour continuer leur tâche et tenter d'égaliser leur héroïsme. [...]

1 BAILLY (Albert), *Les Gaulois courageux, César en Belgique*, Bruxelles, J. Lebègue, 1910.

2 BAILLY (Albert), *1830*, Bruxelles, J. Lebègue, 1913.

Ohé ! donc, debout, ceux qui s'engagent à nous aider ! La Belgique a cessé d'être un petit pays. En même temps qu'on travaillera à sa reconstruction matérielle, il faut que jaillisse de ses ruines une efflorescence intellectuelle et morale digne des sacrifices que le Peuple a supportés. Du fond de leurs tombeaux, tous nos morts nous demandent autre chose que des villes réparées et des usines nouvelles. C'est par ses Arts, par sa Littérature surtout, qu'une Nation s'assure dans le Monde une grandeur souveraine. Des milliers de héros nous ont légué l'héritage d'une gloire impérissable : tâchons de nous en montrer dignes, de n'en point paraître écrasés devant les siècles qui viendront. [...]

Finies les aristocraties des petits cénacles, à bas les tours d'ivoire, les Parnasses inaccessibles, et, aussi, les smokings des aèdes de salons ! Nous ne sommes pas des « hors le siècle » ; nous voulons nous mêler aux hommes et aux choses de chaque jour, aux efforts des foules que nous écouterons vivre, c'est-à-dire souffrir et espérer. Nous nous inspirerons des faits autant que de nos idées et de nos émotions ; nous ferons passer dans nos écrits des frissons d'humble réalisme, nous démêlerons la beauté du labeur quotidien, et ainsi nous toucherons une existence dépouillée de ses parures et de ses mensonges...³

L'œuvre de Bailly va s'inscrire directement dans un tel programme : un peu de roman de mœurs, pour participer au souci d'ouverture sur la modernité en train de se faire (*La femme libre*⁴) ; beaucoup de romans historiques, pour continuer la défense et illustration de la mère patrie initiée par ses publications précédentes (*Le 15-2 pendant la Grande guerre : de l'Alsace aux Flandres, 1914-1918*⁵ ou encore *Au service de la France. Roman historique, dédié à la mémoire des soldats belges morts au service de la France, pendant les guerres de Napoléon*⁶). Pour ce faire, l'écrivain n'hésite pas à croiser fiction et historiographie, comme dans le recueil *P'tit Belge*⁷ où se côtoient un Gavroche des Flandres mourant au combat auprès des zouaves qui l'ont recueilli et l'infirmière Gabrielle Petit, « la Grande Fusillée » qui « dresse dans notre Histoire immortelle une lumineuse figure de sublime héroïne ». L'œuvre naissante se construit en somme comme un ensemble d'archives romanesques conjuguant chronique documentée et ferveur épique au profit de la grandeur belge ; l'auteur semble s'être donné pour programme de mettre en évidence

3 « Premiers coups de canon. Éditorial », *La Bataille littéraire. Journal des écrivains belges*, n° 1, 23 janvier 1919.

4 BAILLY (Albert), *La Femme libre*, Paris, Jouve et C^{ie}, 1922.

5 BAILLY (Albert), *Le 15/2 pendant la grande guerre : de l'Alsace aux Flandres, 1914-1918*, Nancy, Strasbourg, Paris, Berger-Levrault, 1919.

6 BAILLY (Albert), *Au service de la France. Roman historique, dédié à la mémoire des soldats belges morts au service de la France, pendant les guerres de Napoléon*, Paris, Jouve et C^{ie}, 1921.

7 BAILLY (Albert), *P'tit Belge*, Paris-Bruxelles-Londres, Association des écrivains belges, 1919.

la continuité de la chaîne patriotique reliant passé et présent autour de figures héroïques chargées d'incarner la pérennité du sentiment national.

Cet engagement nationaliste marqué va se poursuivre quelques années, le temps pour Bailly de céder à la tentation germanophobe : témoin l'hommage qu'il rend à son ami Devos pour sa défense des « intérêts moraux, intellectuels et matériels de la race latine en Belgique, intérêts de jour en jour menacés par le pangermanisme en général et en particulier par les aspirations hégémoniques des Flamingants »⁸. Cette position un brin belliqueuse va s'amenuiser avec une série de prises de conscience synonymes de déconvenue progressive : indifférence du grand public, décalage entre les aspirations avant-gardistes de la revue et la vogue du roman régionaliste, difficultés économiques croissantes, inquiétudes liées à la situation internationale, enfin et surtout perception accrue des clivages internes qui continuent de déchirer le pays une fois retombé l'enthousiasme de la fin de la guerre. La montée en puissance du nationalisme flamand, les querelles linguistiques et les dissensions autour d'une « mémoire nationale » plurielle selon les points de vue contribuent à créer un climat de division dont témoignent des prises de position de plus en plus virulentes, à l'instar de cette déclaration de Herman Grégoire (chroniqueur actif aux côtés de Bailly et membre avec lui d'un Groupe d'action littéraire visant à faire évoluer les choix esthétiques en Belgique) dans l'un des tout derniers numéros :

Il faudrait pour cela que l'unité du pays fût autre chose qu'une affirmation. Nous avons été le plus grand peuple du monde, ayant à sa tête le roi le plus glorieux. De tout cela, il ne reste rien. Notre gloire est fumée ; notre crédit, des dettes. [...] Un grand peuple représenté par une littérature de pauvres ne va pas loin.⁹

Ailleurs, autrement

Il n'est sans doute pas anodin que la disparition de la revue¹⁰, incapable de dépasser ce constat désenchanté, coïncide peu ou prou avec le tournant que va alors connaître l'œuvre romanesque de Bailly. Tout se passe comme si l'écrivain, aspiré par le tourbillon de tensions intra- et internationales, allait chercher dans un renouvellement de son esthétique des éléments de réponse aux crises qui menacent son monde et, plus généralement, le monde : des récits historiques à fort ancrage réaliste on passe alors à

8 BAILLY (Albert), dans *La Bataille littéraire*, 25 février 1921.

9 GRÉGOIRE (Herman), dans *La Bataille littéraire*, 25 février 1924.

10 DELSEMME (Paul), *La Bataille littéraire (1919-1924) ou aspirations et déceptions d'un après-guerre* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/delsemme081103.pdf>

des romans d'aventure et d'anticipation exploitant sans lésiner toutes les ressources de l'imaginaire. Ce n'est certes pas tout à fait la première fois que l'auteur s'adonne à la littérature d'imagination, dans la mesure où il avait publié avant la guerre une pièce de théâtre située dans un monde fictif où s'affrontent deux pays inventés de toutes pièces, la Romagne et l'Alfanie¹¹ ; mais il s'agissait plutôt d'une allégorie bien trop transparente des tensions d'alors entre Belgique et Allemagne pour que le spectateur puisse avoir le sentiment de vivre autre chose que ses préoccupations politiques du moment. Avec la nouvelle série de romans (*Les Vieux de la terre*, *L'Ether-Alpha* et *Pardonnons à Dieu*), il ne s'agira plus de proximité mais bien de distance, pour ne pas dire de distanciation ou mieux de décentration dans la mesure où la *spéculation* (romanesque autant que métaphysique) devient le dénominateur commun de ces œuvres. La rupture avec les précédentes semble totale, et pourtant il n'est pas interdit de penser que seuls les choix diégétiques ont changé, les contenus thématiques et symboliques prolongeant quant à eux les interrogations initiales – mais dans une autre *dimension*, au risque d'en infléchir les prémisses et, partant, les aboutissants. La question fondamentale était, et restera, celle de l'identité (des individus, des groupes, des communautés), tout le problème étant de savoir où trouver des gages de stabilité : dans l'adhésion au même, dans le retour aux sources, dans l'unité originelle, ou tout au contraire dans la rencontre de l'autre, dans l'exploration de l'étrangeté, dans le choc des opposés. Mais cette double question de la stabilité et de l'identité se posera désormais dans d'autres lieux voire d'autres temporalités, comme pour tester dans l'ailleurs les termes de la question identitaire qui taraude la société belge de l'entre-deux-guerres ; aux narrations référentielles recherchant la proximité avec leur lectorat au nom du devoir de mémoire, succèdent des fictions conjecturales jouant de l'éloignement (spatial autant que temporel) pour se livrer à une méditation philosophique sur la crise des civilisations.

Dans *Les Vieux de la terre*¹², une première transition s'accomplit : l'écrivain troque sa posture de chroniqueur pour un arsenal de conteur retraçant les tribulations d'un Français en Chine : Paul Le Cam, jeune Breton se heurtant aux rêves impérialistes du gouverneur de la province du Kan-Sou (le très américanophile Tseu-Hoa) dont il détruit les rêves de toute-puissance fondés sur des inventions futuristes (notamment un « *rayon mortel à projection mesurée et dirigeable* » qui utilise le pouvoir des ondes pour électrocuter à distance). Jouant allègrement de tous les poncifs de l'orientalisme en vogue au tournant du siècle, n'hésitant pas à recourir aux ficelles du feuilleton pour gérer une intrigue riche en retournements de situation, le roman pourrait passer pour une énième variation sur l'aventure

11 BAILLY (Albert), *La Guerre*, Paris, Bruxelles, A. Leclerc/E. Lelong, 1912.

12 BAILLY (Albert), *Les Vieux de la terre*, Paris, Librairie Plon, coll. La Liseuse, 1928.

au parfum d'exotisme s'il ne posait en filigrane cette même taraudante question de l'identité qui semble irriguer l'œuvre entière de Bailly. De l'ici belge au là-bas extrême-oriental, c'est en fait la même problématique qui revient : à quelle civilisation doit-on faire confiance, celle qu'on connaît depuis toujours ou celle qui nous intrigue par ses différences ? À quels saints se vouer entre les modèles rassurants d'une patrie multimillénaire et les figures fascinantes d'un nouveau monde profondément séducteur ? Doit-on changer la société de fond en comble ou en perpétuer les racines et les fondements ? Faut-il faire confiance au progrès positiviste et s'abandonner aux miracles de la technologie ou au contraire se défendre des mirages de la science et privilégier le confort rassurant d'une philosophie ancestrale ? L'ouvrage se fait l'écho de ces tensions dialectiques entre lesquelles il peine à prendre parti, jouant en cela les préoccupations de son public potentiel : valorisant d'un côté le goût de l'innovation audacieuse incarnée par l'esprit d'entreprise du héros, stigmatisant de l'autre les partis pris d'un dictateur puni *in fine* pour avoir préféré l'aventure du progrès au confort de la tradition, le récit cristallise interrogations et incertitudes d'une société occidentale oscillant entre son envie d'évolution et sa peur de l'avenir.

La même ambiguïté se retrouve dans l'ouvrage suivant, qui conforte non seulement le changement de cap en matière de genre littéraire mais qui s'accompagne au même moment d'une réorientation en termes de public visé, un peu comme si Bailly se tournait vers les générations en devenir pour explorer un pan nouveau de son imaginaire. De fait *L'Ether-Alpha*¹³, d'abord paru dans la revue *Lectures pour tous* d'août à octobre 1929, reçoit le prix Jules Verne (dont la mission est de récompenser les romans permettant d'« orienter l'esprit de nos contemporains vers les sciences et développer chez les jeunes le goût des grands voyages aventureux ») et est, à ce titre, republié dès la même année dans une collection de Hachette dédiée à la jeunesse. Le roman modifie le postulat narratif qui, dans *Les Vieux de la terre*, sanctionnait la suprématie de la tradition orientale sur la capacité d'innovation états-unienne ; cette fois le récit se situe en plein cœur d'une Amérique vantée pour son génie entrepreneurial et sa maîtrise visionnaire des avancées technologiques. Le jeune inventeur Cecil Montcalm y incarne la figure du savant de génie capable d'intuitions fulgurantes qu'il entend mettre au service du mieux-être de l'humanité en tentant un voyage interplanétaire en compagnie de sa fiancée. Les deux tourtereaux, métaphore commode du couple paradisiaque à l'orée de l'histoire, se rendent sur la lune dont ils découvrent qu'elle est habitée par des êtres supérieurs de forme hexagonale ; très en avance sur le savoir terrien (ils seront notamment capables de ressusciter l'héroïne morte d'asphyxie), ces Sélénites tirent leur immense pouvoir de la maîtrise de l'énergie électrique qu'ils mettent au service de la

13 BAILLY (Albert), *L'Ether-Alpha*, Paris, Librairie Hachette, coll. Prix Jules Verne, 1929.

défense de leurs intérêts : d'où un conflit qui s'installe entre les deux planètes à coups de chocs électromagnétiques et de bombardements d'électrons. Cette conflagration entre deux stades du développement universel (notre terre d'aujourd'hui et un hypothétique horizon de domination scientifique absolue) tourne dès lors à la catastrophe, l'état d'avancement de la société sélénite ne résistant pas à l'irruption d'éléments extérieurs qui mettent en évidence les failles du système en place. Porté pendant la totalité du roman par un enthousiasme élégiaque envers les vertus de la science, l'idéal de progrès tourne court et se brise dans un conflit final dont personne ne sort vainqueur, qu'il s'agisse des Sélénites qui auraient pu cristalliser un avenir radieux de l'humanité ou de la civilisation occidentale réduite à détruire par le feu ceux qui avaient tout à lui apprendre. L'anticipation positiviste tourne ici à la dystopie, la leçon principale étant qu'aucun des deux mondes en présence n'a été capable d'appréhender l'altérité.

Ce constat désabusé, encore tempéré par une fin aux allures de *happy end*, va tourner à l'amertume la plus noire dans l'ultime récit publié par Bailly ¹⁴. Il est vrai que la Seconde Guerre mondiale est passée par là, et les incertitudes de l'entre-deux-guerres ont laissé la place à une forme de désillusion universelle quant à la capacité de l'humain à maîtriser son destin planétaire. La question identitaire qui structurait l'œuvre romanesque est devenue aporétique : à quoi cela sert-il de se retourner vers une hypothétique origine quand le sens de l'histoire semble être de n'avoir ni signification ni direction ? On comprend alors que, pour mettre en scène un tel constat d'échec absolu, l'écrivain choisisse de renoncer à tout ancrage temporel « réaliste » en projetant cette fois son nouvel univers en l'an 2033, dans un futur bien trop lointain pour figurer autre chose qu'un espace-temps conceptuel propice à la spéculation philosophique. Pour la première fois l'auteur renonce donc à tout ancrage référentiel, redessinant la carte du globe autour de deux entités antagonistes, l'Unicisme et l'Asie libre. L'influence de Huxley et d'Orwell se fait sentir dans cette évocation d'un univers ravagé par les excès d'une science qui a permis des innovations spectaculaires (en résolvant par exemple le problème de la chaîne alimentaire par la généralisation des nourritures synthétiques), mais dans le même temps a déclenché des cataclysmes naturels aussi bien que des dérives médicales et sociales : manipulations génétiques, clonage de sous-hommes assignés aux tâches élémentaires, opérations chirurgicales visant à asservir les citoyens par « euphorisation »... On retrouve bien sûr la même dénonciation des totalitarismes que dans *1984* ou *Le Meilleur des mondes*, avec en particulier une critique acide des techniques d'asservissement permettant à quelques-uns de dominer le plus grand nombre. Il semble toutefois que le véritable enjeu du livre soit moins politique que philosophique : d'abord en mettant

14 BAILLY (Albert), *Pardonnons à Dieu*, Paris, Éditions Métal, coll. Roman du futur, 1955.

en scène une dégradation des civilisations qui va dans le sens inverse de la mystique progressiste et voit les protagonistes remonter à l'envers la chronologie de l'évolution (abêtissement et vie souterraine) ; ensuite en spéculant sur la complexité de la nature humaine capable du meilleur comme du pire, au point de se précipiter dans l'abîme en croyant escalader les sommets. Emblématique de cette dualité profondément dialectique, le personnage de Burial est à cet égard d'autant plus représentatif qu'il est, d'une part, le créateur de toutes les innovations brillantes ayant dégénéré en autant de perversions et, d'autre part, l'inventeur d'une arme de destruction (le rayon M) dont il tentera de faire le remède au désastre généralisé. Aussi est-il particulièrement intéressant de constater que le roman, à la différence des deux récits précédents, renonce à trancher dans un sens ou dans l'autre, appelant de ses vœux la possibilité d'une remédiation sans pour autant en garantir la faisabilité – un peu comme si le vieil écrivain, à ce stade avancé de son existence (Bailly va sur ses 70 ans), avait renoncé à ses élans de jeunesse et troqué son idéalisme d'alors pour une lucidité désenchantée.

À la croisée des mondes

On mesure, à la lumière de cet éclairage d'ensemble de l'œuvre d'Albert Bailly, comment un regard global porté sur son esthétique romanesque est peut-être à même de mettre en évidence la cohérence et la continuité d'un parcours qu'on aurait pu croire de prime abord coupé en deux, écartelé qu'il semble entre réalisme et fiction. Or que le curseur se pose sur le temps de l'histoire ou sur l'atemporalité de l'anticipation, que le genre littéraire qui en découle relève de la chronique ou de la dystopie, la préoccupation reste au fond la même, à savoir trouver un sens aux civilisations ; d'où une recherche qui peut s'effectuer en amont, en remontant à une hypothétique proto-histoire des ancêtres fondateurs, tout autant qu'en aval, en se projetant vers le non moins hypothétique à-venir des descendants potentiels. Ce jeu de translation, spatiale et temporelle, s'accompagne chaque fois d'une réflexion identitaire qui passe par un schéma narratif structurant, la rencontre des contraires : batailles entre armées ou choc de sociétés, combats entre pays ou luttes entre civilisations, il s'agit dans tous les cas de tester la solidité du sujet en le confrontant à une altérité qui dans le même élan intrigue et effraie. Ce qui change, en revanche, c'est la nature de la réponse donnée à cette lutte des opposés ; tantôt triomphante et tantôt désabusée, la solution oscille au gré des évolutions d'un auteur reflétant l'itinéraire de son époque. Patriote d'abord, progressiste ensuite et pour finir désemparé : on trouve là une part significative de l'esprit du temps (l'ensemble de la vieille Europe passe alors par des cycles semblables) et, plus spécifiquement peut-être, un peu de ce que d'aucuns

qualifièrent en leur temps de « déshistoire »¹⁵ ou de « complexe belge »¹⁶. « Nation sans nationalité »¹⁷ dotée d'une « essence double »¹⁸, la Belgique serait ce pays peinant d'autant plus à penser son histoire que « celle-ci paraît être le lieu d'une amnésie généralisée »¹⁹ : « la mythologie développée par l'histoire officielle n'est jamais devenue un véritable support de la conscience collective parce qu'elle oublia que tout mythe se fonde quelque part dans un réel »²⁰. L'identité belge tiendrait dès lors dans cette difficulté intrinsèque à être à soi-même dès lors qu'on se sait deux ; donc dans la prise de conscience d'une dualité conflictuelle incapable de gérer son hybridité comme de théoriser sa propre trajectoire ; et partant dans la difficulté qui en résulte d'assumer le passé aussi bien que de spéculer sur l'avenir. Ayant tenté d'explorer tour à tour l'un et l'autre versants d'un tel dilemme, l'œuvre d'Albert Bailly serait de ce point de vue un témoignage exemplaire des espoirs et des désillusions de toute une génération.

15 QUAGHEBEUR (Marc), « Balises pour l'histoire de nos lettres », dans *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982.

16 DRESSE (Paul), *Le Complexe belge*, Bruxelles, Dessart, 1945.

17 *Ibidem*, p. 94.

18 *Ibidem*, p. 45.

19 QUAGHEBEUR (Marc), « Balises pour l'histoire de nos lettres », *op. cit.*, p. 13.

20 *Ibidem*, p. 14.